



Département des Peintures

Le tableau du mois n° 116 :

Un faux Balthasar Denner

Tête de vieille femme au bonnet

ou le Louvre trompé par un faussaire en 1837

Un Denner à tout prix pour le Louvre

Dans la quête d'une œuvre jugée indispensable pour leurs collections, les musées peuvent s'exposer aux pires dangers. C'est ce qui arriva au Louvre en 1837 : le musée ne possédait pas de portrait de Balthasar Denner (Hambourg, 1685 - Rostock, 1749), un peintre alors particulièrement recherché, il en fallait un coûte que coûte. La direction du Musée royal avait vainement tenté à plusieurs reprises d'en acquérir : ainsi, à la vente du facteur de pianos Sébastien Érard tenue à Paris en 1832, un portrait d'homme par Denner que le musée convoitait s'envola à 3 500 francs, alors que l'Administration ne disposait que de 2 400 francs. En 1835, un certain Scharenberg, de Neustrelitz, dans le Mecklembourg, avait proposé une tête de femme par Denner pour 60 frédéric d'or, soit environ 1 200 francs. Réaction significative du " commissaire expert " qui conseillait alors le Musée royal, Thomas Henry (le fameux donateur du musée de Cherbourg), et qui s'était par ailleurs occupé de la vente Érard : ce n'est pas assez cher, pour ce prix il ne peut s'agir que d'une copie, " attendu que les ouvrages de ce maître sont très recherchés en Allemagne ". Proposition classée sans suite. Et l'on cherchait toujours à acquérir un Denner...

Enfin, l'occasion tant attendue

Miracle ! L'oiseau rare se présente : un peintre suisse demeurant à Paris, Johann Joseph Achermann, propose au Louvre en septembre 1836 une tête de femme âgée de Denner pour 2 000 francs. Thomas Henry étant décédé entre temps, c'est à l'expert Charles George, son ancien collaborateur devenu sur sa recommandation commissaire expert adjoint du Musée royal, que l'on confie l'examen de ce Denner. Le 3 octobre, il

rédige un rapport tout à fait favorable à l'acquisition, qu'il cosigne avec le commissaire expert en titre, le marchand Delahante, lequel a succédé à Henry : bien que couvert de " crasse ou vernis jaune ", il s'agit pour lui d'une œuvre " authentique de Denner et [...] si elle était nettoyée on y découvrirait cette vérité et cette précision de détails qui fait distinguer jusqu'aux pores de la peau, sa transparence et son duvet " ; quant au prix demandé, il est normal pour une œuvre de qualité de ce peintre si apprécié.

Le tableau est acheté en janvier 1837 et, après un léger nettoyage, accroché au Salon carré, parmi les chefs-d'œuvre du musée.

La polémique éclate

C'est en novembre 1842 qu'éclate une virulente campagne de presse contre l'expert, à propos de cet achat. George était absent de Paris depuis le mois de juin, appelé par Joseph Bonaparte pour préparer la vente de la galerie du cardinal Fesch. Le tout nouveau *Bulletin de l'Alliance des Arts* dirigé par Paul Lacroix (le Bibliophile Jacob) et Théophile Thoré est un des fers de lance de l'attaque, relayé par le *Journal des Artistes*, *le National*, *l'Union des Artistes*... Mais que reproche-t-on à George ? Le pire qui soit pour un " commissaire expert " : avoir fait acheter par le musée un faux Denner, et qui plus est " fabriqué " par le vendeur même, Johann Joseph Achermann ! Ainsi, dans le numéro de *l'Alliance des Arts* du 25 novembre 1842, Thoré s'insurge violemment contre cette acquisition : " Ce tableau est une copie, et, de plus, une copie très-moderne, très-habile si l'on veut, mais toute fraîche encore. La pâte n'a pas eu le temps de se durcir à l'air, et l'ongle s'y enfonce aussi bien que dans un tableau de l'année dernière. Or, Denner est mort en 1747 (sic), et nous ne pensons pas qu'il ait peint depuis cette date inexorable [...] Nous espérons que M. l'expert du Musée voudra bien nous répondre, en appelant un chimiste qui lui dressera l'acte de naissance de son tableau. Nous serions charmés d'être convaincus d'erreur, car nous donnerions alors un démenti formel au peintre qui se vante d'avoir fait cette merveilleuse copie, et aux mauvais plaisants qui se permettent de rire au nez de l'unique tableau de Denner que le Louvre ait conquis sur l'Allemagne. " Au-delà de l'éreintage d'un " expert ignorant ", Thoré dont on connaît les idées républicaines, en profite pour fustiger avec une joie non dissimulée l'Administration du Musée royal et son directeur, M. de Cailleux. Et de réclamer une enquête.

La défense du commissaire expert adjoint

Le 9 juin 1843, George, toujours à Rome, adresse une lettre circonstanciée à M. de Cailleux : il vient juste de recevoir de Paris une caisse de livres avec plusieurs articles de journaux qui l'incriminent. Il se défend comme un beau diable, fait allusion au faussaire, "

un nommé Achermann ", comme s'il en découvrait le nom alors qu'il le citait expressément comme vendeur dans son rapport du 3 octobre 1836. Comment pourrait-il s'être trompé quand les oeuvres de Denner qui se trouvent en Allemagne lui sont si familières ? N'a-t-il pas signé le rapport d'expertise avec le commissaire expert Delahante. Pourquoi n'y aurait-il pas eu substitution, un faux Denner ayant remplacé le vrai qui lui avait été soumis initialement ? Préférant abandonner cette idée de crainte de faire accuser un innocent, George admet *in fine* qu'il a pu avoir été abusé par la " crasse extrêmement épaisse qui en déguisait, qui en masquait le faire... ". Si tel était le cas, il propose de reprendre le tableau à son prix et même de donner sa démission.

Un scandale bien étouffé

Apparemment, les choses en restèrent là et, à son retour d'Italie, en juillet 1847, George reprit comme si de rien n'était ses fonctions de commissaire expert auprès du Musée royal. À partir de 1848, invoquant des ennuis de santé qui dissimulaient d'évidentes raisons politiques (il était trop lié au musée de Louis-Philippe), il espaça ses venues au musée et cessa finalement son activité en juillet 1852.

Il faut dire que le Louvre venait, le 24 mai, de prendre glorieusement sa revanche en achetant à la vente Morny un authentique Denner, une femme au superbe voile bleu, pour la somme astronomique de 18 900 francs, que l'on plaça triomphalement au Salon carré. Deuxième chance : un autre vrai Denner, gratuit celui-là et non moins beau, devait entrer au Louvre quelques années plus tard, en 1869, avec le legs du Dr Louis La Caze.

Dès sa nomination à la tête des Peintures en 1848, Frédéric Villot profita de cette bévue de George pour " réclamer l'expulsion des experts " du Louvre, " souvent incompetents et nuisibles ", et les remplacer par des conservateurs qualifiés. Toutefois, dans son inventaire général des Peintures commencé à partir de 1850, il reste discret, se contente d'indiquer que le tableau a été acquis en 1837 comme un original de Denner et omet soigneusement le nom d'Achermann tant comme vendeur que comme auteur !

Les Archives des Musées nationaux restèrent longtemps muettes car les documents concernant cette affaire n'étaient pas classés dans la série des Acquisitions (n'y figurent que les pièces relatives à l'achat du tableau) mais dans un dossier constitué sur l'expert George, rangé parmi ceux du Personnel du musée et, de ce fait, resté assez confidentiel.

C'est seulement en 1985 que la conservation des Peintures put exhumer le souvenir de cette véritable supercherie.

Quant au tableau, on l'avait rapidement exilé au château de Versailles. Il n'en reviendra qu'en 1935, sans que l'on sache ce qu'il y faisait : " Nettoyée, cette œuvre à la Denner aurait quelque intérêt. Comme cette vieille dame est inconnue, vous comprenez qu'elle demeure dans l'ombre de nos magasins ", note lucidement Gaston Brière, le 21 janvier 1935, en proposant son retour au Louvre.

Une très habile contrefaçon

Mais qui était ce Johann Joseph Achermann ? Né en 1790 dans le canton de Lucerne, il mena une banale carrière de portraitiste et peintre d'histoire en Suisse. Il séjournait aussi à Paris et eut même l'audace d'exposer deux fois au Salon des artistes vivants, en 1841 et 1842, dans ce Musée royal auquel il avait vendu son faux Denner. Non sans risque en 1842 : le Salon se tenait en mars et le scandale éclata en novembre... On ne le revit plus, on s'en doute, et il mourut le 6 mars 1845 près de Lucerne.

En tout cas, Achermann se montre avec sa *Tête de vieille femme au bonnet* un redoutable imitateur de ces têtes de femmes âgées dont Denner s'était fait une spécialité et qu'il avait pu observer au cours de ses nombreux voyages en Allemagne. Il pastiche admirablement sa facture fine et précise, sa manière de transcrire tactilement les rides et les imperfections de la peau comme les poils d'un col de fourrure et les reflets moirés d'un bonnet. Il utilise ici une toile finement préparée pour imiter les supports lisses (souvent des cuivres) chers à Denner. La signature et la date (1740) sont également fort bien copiées. Au point qu'il est à craindre qu'avec ce tableau Achermann n'en était pas à son premier Denner...

Le rationaliste Thoré invoquait, on l'a vu, dans son article du 25 novembre 1842, un chimiste pour faire la lumière sur la date réelle de l'œuvre. Malheureusement, les analyses récentes n'ont révélé, selon le Laboratoire des Musées de France, aucun pigment incompatible avec l'époque de Denner. Outre l'impression générale que l'on ressent devant cette peinture qui respire le XIXe siècle, le seul indice technique est fourni par la surface picturale exagérément craquelée, sans doute à la suite du mauvais vieillissement du réseau de craquelures qu'Achermann avait provoqué artificiellement, pour donner un aspect plus ancien à son pastiche.

De Van Eyck à Monsieur Ingres

Ironie et ruse de l'histoire de l'art : notre faux Denner devait acquérir des lettres de noblesse inattendues en entrant en 1967, grâce à Robert Rosenblum, dans le panthéon des sources visuelles d'Ingres pour le *Portrait de Monsieur Bertin*, rapprochement en fait fallacieux. Il est vrai qu'au Salon de 1833, on avait comparé le réalisme descriptif d'Ingres

à celui de Denner, preuve de la notoriété de ce dernier. Quelques détails dont le fameux motif " néo-eyckien " de la croisée de fenêtre se reflétant sur le dossier du fauteuil de Monsieur Bertin ont alimenté ce rapprochement, Denner étant connu pour avoir souvent peint les reflets d'une fenêtre dans les yeux de ses personnages. Ainsi en est-il de cette litigieuse *Vieille femme au bonnet* : Achermann connaissait bien sa leçon. Curieusement, dans son rapport du 3 octobre 1836, George regrettait la " malheureuse idée de l'artiste d'avoir fait refléter une croisée dans la prunelle de l'œil ". - Critique de convenance ou éphémère intuition de quelque chose d'artificiel (les reflets sont pour le moins mécaniques et trop évidents) ? On ne le saura jamais.

Texte d'Elisabeth Foucart-Walter